

## Littérature étrangère

Number 60, June–July–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19691ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

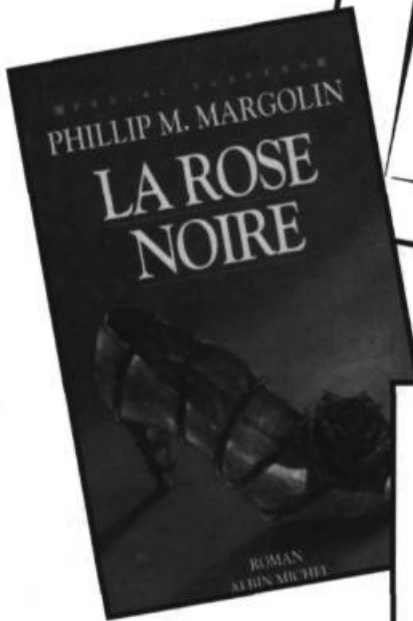
(1995). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (60), 55–61.

**LA ROSE NOIRE**  
Phillip M. Margolin  
Trad. de l'américain  
par William Olivier Desmond  
Albin Michel, 1994,  
392 p. ; 29,95 \$

Aux États-Unis, nous dit la quatrième de couverture, *La rose noire* a été salué comme l'un des meilleurs thrillers de l'année. Pour une fois, je n'ai pas de mal à croire la publicité maison car rarement un récit policier m'aura aussi littéralement cloué dans mon fauteuil et pressé de tourner les pages.

Il s'agit de l'histoire d'une série de meurtres dont le schéma de départ est assez banal : des femmes disparaissent ! Aucune trace de violence. Seule signature, une rose noire à côté d'un billet épinglé sur l'oreiller : « Disparue... Oubliée ? » Après quelques jours, on découvre les corps, ou ce qu'il en reste. Dix ans auparavant, une affaire de ce genre avait eu lieu à Hunter's Point dans l'État de New York ; le suspect identifié par la police avait résisté à son arrestation : on l'avait abattu. Lorsque, en Oregon, les disparitions recommencent, un homme se présente, revendiquant les premiers meurtres, mais il prétend n'avoir rien à voir avec la nouvelle vague de disparitions.

Publié dans l'excellente collection « Spécial suspense », ce roman haletant se déroule à un rythme d'enfer avec une galerie de personnages bien typés (même parfois stéréotypés, ce qui n'a guère d'importance, dans les circonstances), des effets de surprise et des revirements à profusion, ce qui nous oblige constamment à remettre en cause nos hypothèses. L'auteur joue au chat et à la souris avec son lecteur, lequel, complice bienveillant, se laisse bousculer chapitre après chapitre. Le thème du *serial killer* a le don d'agacer de nombreux amateurs de littérature policière qui lui reprochent son manque



d'originalité et son caractère répétitif. Ils devront modérer leur ardeur critique avec ce roman remarquable dont l'intrigue subtile et glacée est dominée par la personnalité fascinante, effrayante du tueur, un monstre à deux visages, citoyen au-dessus de tout soupçon jusqu'à...

Phillip M. Margolin est avocat d'assises dans l'Oregon. *La rose noire* est son premier roman traduit en français. On attend la suite pour les frissons glacés et les émotions fortes !

Norbert Spehner

**LA PIQÛRE D'AMOUR ET  
AUTRES TEXTES/  
LA CHAIR FRAÎCHE**  
Hervé Guibert  
Gallimard, 1994,  
198 p. ; 24,95 \$

C'est moins sans doute pour *La chair fraîche*, court roman où passe pourtant quelque chose qui ressemble à la méchanceté tonique de Paul Léautaud, que pour les textes brefs écrits au début des années 80 et parus dans diverses revues mais jamais regroupés, voire tout à



fait inédits, que ce recueil se recommande à la lecture. Il s'y révèle hors de tout doute que Hervé Guibert était un maître de la nouvelle, un maître aussi de ces textes brefs qui s'apparentent à des poèmes en prose, où le narratif éclôt à peine dans ce qui se propose fondamentalement comme la trace écrite d'une attention portée aux choses et aux êtres, l'instant d'un éblouissement, d'une compassion ou d'une rage.

Car de la rage, Hervé Guibert en avait à revendre, mais toujours tempérée d'élégance, épurée même par une écriture ciselée, souple, inventive. Une écriture Régence, dirait-on, car il y a du Saint-Simon dans cet art du trait assassin, cette feinte simplicité. Et du Kafka dans le ton : « Ici, quand il y a un feu, les pompiers, tous volontaires, nettoyeurs de rues ou de cada-

vres, fous ou simples idiots sans travail, à l'appel de la cloche du curé, qu'un observateur trop nonchalant aura prévenu avec retard, revêtent leurs salopettes de pompiers, leurs bottes, et se retrouvent devant les citernes ambulantes d'eau ou de neige ». Dans cette petite musique insidieuse, c'est toujours insensiblement que la réalité bascule dans une étrangeté tranquille et enchantée. Ou qu'elle y est déjà présente. Affaire de regard, et ce photographe qu'était Hervé Guibert avait l'œil tout aussi exercé que sa plume était acérée.

Peu d'écrivains de sa génération étaient de la trempe de Hervé Guibert le révélateur. C'est déjà un maître que le Sida a fauché.

Jean-Pierre Vidal

**LES ÉTANGS**  
Bertrand Renard  
Julliard, 1994, 849 p. ; 45,95 \$

L'œuvre a le souffle de l'épopée tout en présentant les innombrables miroitements de la parabole. C'est toujours de guerre et de politique qu'il est question, en effet, mais en même temps d'ambition, de sagesse, d'orgueil, d'amour, de rouerie, de recherche militaire, de démesure. Sur-tout, il est question de cette dignité qui, aux grandes heures et dans les cœurs bien accrochés, se permet de prendre le pas sur la survie.

Face au tyran qui attaque sans pitié et tire avantage d'une arme inédite qui ne connaît encore aucune parade, diverses avenues s'offrent à la cité. Mobiliser le peuple sans lui dire qu'il n'existe pas d'espoir. Retraiter. Acheter la paix au prix de l'esclavage. Miser toutes les ressources de la nation sur l'invention d'une riposte guerrière. Confier le pouvoir à un bras plus musclé... À tour de rôle, toutes les solutions occupent l'avant-scène, défendues par des personnages crédibles, sincères, généralement respectables. L'incertitude persiste jusqu'à la fin, car le lecteur ne se résigne pas aisément, même quand tout favorise le tyran, à la défaite et à l'écrasement des *bons*. Le bouquin est parcouru d'un souffle qui jamais ne s'épuise.

Si Bertrand Renard semble, au départ, raconter une simple

histoire de science-fiction, tant semblent sages et omniscients ceux qui gèrent la cité, très vite il passe à l'essentiel : la grandeur et la fragilité du « roseau pensant ». Cela ne garantit pas la survie du roseau, mais sa dignité.

Laurent Laplante

### LA PARFAITE ÉPOUSE

John Updike  
Trad. de l'anglais  
par Rémy Lambrechts  
Gallimard, 1994,  
168 p. ; 39,95 \$

Après une bonne vingtaine de romans et de recueils de nouvelles dans lesquels John Updike nous a souvent fait naviguer à travers les écueils de la vie conjugale, il nous présente aujourd'hui *La parfaite épouse*. En 1974, pour ce pauvre *trentainard* d'Alfred Clayton, la parfaite épouse n'est évidemment pas la sienne. Et, finalement, elle ne sera pas l'autre non plus. Pas étonnant, me direz-vous ; avec Woody Allen — et quelques amis, sans doute — on en a vu d'autres.

Professeur d'histoire dans un collège, Alfred Clayton est de ceux qui sèchent éternellement sur une thèse obscure. En l'occurrence, il s'agit d'une biographie de James Buchanan, qui fut président des États-Unis pendant cinq ans, juste avant la guerre de Sécession. Un président plutôt terne, qui demeura célibataire toute sa vie après avoir vécu une aventure sentimentale austère et sans lendemain. Il n'en faut pas plus pour qu'Alfred Clayton se mette à entrecroiser histoire et destinée personnelle. Et avec John Updike, on sait qu'un tel mélange peut être détonnant.

Après avoir largué femme et enfants, Alfred croit sincèrement qu'il pourra atteindre le bonheur avec une parfaite épouse et le sentiment de satis-

faction intellectuelle que lui procure le fait de terminer sa thèse dans les conditions de vie d'un étudiant. Heureusement que ce naïf est sans méchanceté et que le ridicule ne tue pas. Je vous laisse découvrir la suite ; elle ressemble peut-être à la vie de quelqu'un que vous connaissez bien.

*La parfaite épouse* fait sourire plutôt que rire. En effet, l'ironie qui traverse ces pages est toujours contrebalancée par une sorte de regard affectueux et nostalgique pour cette génération du *flower power* qui continue à mal concilier les valeurs de sa jeunesse et ses comportements d'adulte.

Denise Pelletier

**CAP HORN**  
Francisco Coloane  
Trad. de l'espagnol  
par François Gaudry  
Phébus, 1994, 182 p. ; 39,95 \$

Né en 1910 dans l'île de Chiloé, au sud du Chili, Francisco Coloane livre ici, avec une rare acuité, des récits dans lesquels cette terre de désolation qu'est le Grand Sud chilien hantera le lecteur longtemps après en avoir terminé la lecture. Cette terre aride l'habitera au point



ner une dimension vivante à ce qui ne l'est pas. Une terre si rude qu'elle ne tolère pas plus la présence de l'homme que ce dernier ne s'habitue à elle. Semblable constat s'impose à la lecture de chacun des récits, la mort se révélant souvent la seule issue. Le passage qui suit rend bien l'atmosphère propre à ces récits au style dépouillé, mais au pouvoir évocateur sans pareil : « [...] je ne crois pas à la sorcellerie, continua don Pedro ; c'est bon pour les gens de terres plus clémentes. Ici, le vent soulève les pierres et ne laisserait pas un sorcier debout ; dans cette plaine, on les verrait de loin, et en hiver ils mourraient gelés ou emportés par une tempête de neige. Non, il n'y a pas de place pour de telles sorcettes ; la terre est trop cruelle et l'homme trop dur. »

Rarement la désolation, la solitude auront-elles été dépeintes avec autant de force. Sans contredit un recueil remarquable, un écrivain de haut vol.

Jean-Paul Beaumier

**CONTES INITIATIQUES PEULS  
PETIT BODIEL ET AUTRES  
CONTES DE LA SAVANE**  
Amadou Hampâté Bâ  
Stock, 1994, 398 et 261 p. ;  
36,95 \$ et 28,95 \$

Comme la *Bible*, le *Coran*, le *Popol Vuh*, les sagas islandaises, les textes égyptiens ou ceux des philosophes taoïstes, les contes peuls font partie des trésors de sagesse et de culture de l'humanité. C'est grâce à la plume alerte de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ que le public occidental a accès depuis les années 60 à cet impressionnant ensemble de contes oraux. Plusieurs d'entre eux étant difficilement accessibles (ceux des Nouvelles Éditions Ivoiriennes ou des éditions Belles Lettres), la réédition chez Stock des *Contes initiatiques peuls* et du *Petit Bodiel* ne peut qu'être accueillie avec plaisir.

Les *Contes initiatiques peuls* rassemblent les célèbres « Njeddo Dewal, mère de la calamité » et « Kaïdara ». Ces deux contes sont des *janti*, c'est-à-dire de longs récits pittoresques extrêmement riches en péripéties. La lutte de l'enfant miraculeux Bâgoumâwel contre la terrible sorcière Njeddo

Dewal représente la lutte entre le Bien et le Mal. Au terme de ce conte, le héros sacrifie sa vie pour sa mère. Ce geste ultime, qui lui permet de vaincre l'ennemi de son peuple, illustre bien plus que son habileté et sa conviction. En fait, l'exaltation pour l'amour de la mère acquiert une dimension mystique puisque la victoire spirituelle oblige au renoncement, au dépouillement et au sacrifice de soi. Dans « Kaïdara », trois compagnons — Hammadi, Hamtoudou et Dembourou — partent en voyage à la recherche du dieu de l'or et de la connaissance. L'issue de cette aventure est la royauté. Tout en mettant en lumière le fonctionnement des sociétés de castes où celui qui gagne est le noble, ce conte est également une allégorie du cosmos : Kaïdara, qui a sept têtes, douze bras et trente pieds, siège comme il se doit sous la terre sur un trône tournant.

*Petit Bodiel* réunit non seulement le magnifique grand conte traditionnel du malin et paresseux petit lièvre (*Petit Bodiel* lui-même), mais également des contes, fabliaux et légendes peuls, markas et bambaras. Tous ces récits sont codés puisque seuls les initiés, les « mentons velus », peuvent en comprendre les significations les plus profondes, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, que les enfants et les non-initiés y trouvent leur compte. Il faut alors garder à l'esprit que dans l'Afrique traditionnelle, l'enseignement élémentaire et l'enseignement supérieur sont identiques et que c'est le degré de compréhension qui varie avec l'âge et l'expérience.

On ne saurait donc trop recommander ces contes qui offrent tout autant matière à réflexion que matière à récréation. On y apprend en riant comment se préparer à la mort, quelle est la signification des nombres, comment fonctionnent les rapports sociaux, quel est le rôle des jeunes, etc. La leçon fondamentale est simple mais difficile à retenir : la condition de l'accès à une connaissance supérieure est le renoncement à l'*avoir*. Il s'agit pour chacun de se trouver en lui-même.

Michel Peterson



**L'ANGE DE CHAIR**  
Agustin Gomez-Arcos  
Stock, 1995, 237 p. ; 38,95 \$

La Méditerranée ne trahit jamais ses enfants. Un écrivain espagnol exilé en France conserve toujours un quelque chose de sa terre brûlée. Une fougue, une odeur, une lenteur. L'influence des anciens aussi, et le rappel du terroir, la nostalgie des mots, des choses, des formes. Agustin Gomez-Arcos fait partie de ces écrivains-là. Comme Jorge Semprun, Fernando Arrabal et tant d'autres exilés du franquisme, il a dû *filer à la française*, comme on dit en espagnol, là où nous disons *filer à l'anglaise* (le salut est-il toujours au nord ?). Et comme bon nombre d'entre eux, bien qu'en ce qui le concerne il ne soit arrivé en France qu'en 1966, Agustin Gomez-Arcos écrit dans sa langue d'adoption. Une langue où non seulement les référents littéraires rappellent la tradition espagnole, mais où le style même, comme c'est d'ailleurs le cas chez Semprun, rappelle la langue espagnole. Oh il ne s'agit pas de maladroites ni d'hispanismes sournois subrepticement glissés dans la construction française ! Ces écrivains, comme bien d'autres venus au français sur le tard (pensons à Milan Kundera ou à Hector Bianciotti), écrivent dans un français impeccable. Il s'agit plutôt, et c'est particulièrement vrai dans le cas d'Agustin Gomez-Arcos, d'une façon de dire les choses, de créer les atmosphères, de colorer les phrases, de qualifier les êtres et les lieux, d'amener les chutes.

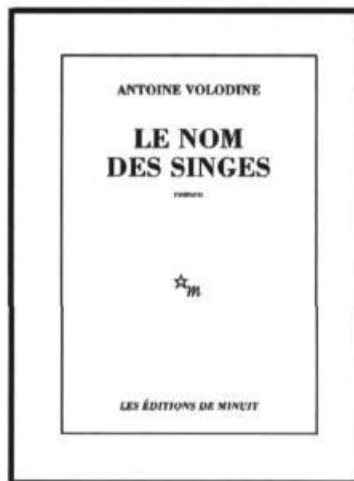
Ainsi en est-il de son dernier roman, *L'ange de chair*. Tout en nuances, ce roman lent et sensuel nous transporte dans une Athènes chaude et odorante à souhait (la Méditerranée...). On y retrouve Christian, traducteur d'Homère, pris entre le drame de l'ombre propre à tout traducteur, et l'appel nocturne et sibyllin de Panaïotis, jeune Grec à la beauté apollinienne, ange de chair ou sirène au masculin. Plane sur l'idylle toute platonique (hormis une chute où la volupté s'insinue enfin) l'image de la maîtresse des lieux, l'excentrique Myosotis, venue comme l'auteur de la trouble Andalousie, toujours absente mais dépeinte peu à peu à travers les souvenirs de Christian et l'admiration de la gouvernante, l'impitoyable Téophrasia.

Agustin Gomez-Arcos nous berce avec charme et élégance dans la blancheur de cette étrange oasis athénienne (dont le calme ne laisse d'ailleurs pas d'étonner au cœur de cette capitale du bruit et de la pollution, mais c'est là un autre problème). Et si parfois l'on risque de se lasser de tant de lenteur, rappelons qu'à 40 degrés à l'ombre, l'action fatigue vite, et qu'il ne reste souvent alors que les sens et tout le temps du monde pour s'en pénétrer — ce qui en littérature (en Méditerranée surtout) fait parfois des miracles !

Louis Jolicœur

**LE NOM DES SINGES**  
Antoine Volodine  
Mnuit, 1994, 238 p. ; 29,95 \$

Dans une Amazonie hallucinée qui évoque le décor du *Pantaleon* de Vargas Llosa, trois hommes ressassent sans fin l'échec de la révolution. Et comme si le grand chambardement collectif se réduisait à une voix aux multiples accents, à une orbite, aussi, diversement parcourue par des corps successifs, ils échangent insensiblement leur identité au gré de leur dialogue ou plutôt de l'interrogatoire en règle que l'un d'eux, le psychiatre Gonçalves, fait subir à Golpiez, tandis que le troisième, Gutierrez « le démobilisé » rôde alentour et parfois intervient. Leurs noms riment, on le voit, et le texte



prend d'ailleurs bien soin de le faire remarquer ; c'est que ce nom presque partagé est signe que le narrateur n'est que l'espace (et le temps) d'une stase dans la circulation du récit, un anonymat topologique autour duquel entre en révolution la parole sans cesse refaite de l'interrogé, quel qu'il soit. À cet échange de position près, c'est sensiblement le même dispositif narratif que *L'Inquisiteur* de Robert Pinget. Mais ici à l'injonction de raconter, de préciser, d'expliquer, s'ajoute celle de nommer, de dresser des listes impossibles : noms des lianes, des insectes, des araignées, des singes enfin, bien sûr. Un grouillement poétique vient ainsi çà et là interrompre le dit de la révolution, laquelle est, comme il se doit en cette fin de millénaire, désabusée, confuse, ratée, à faire, à effacer, on ne sait plus trop.

Ces trois narrateurs entrelacés sont tous trois des Indiens en quête de ce qu'ils appellent leur « inexistence primitive ». Ils appartiennent tous trois à la même tribu et s'opposent ainsi à d'autres types d'Indiens, chaque type ayant un rang social et une fonction, comme si cette fois c'était l'Inde des castes qui se trouvait convoquée.

La révolution est bien sûr à prendre ici au sens propre de retour, ressassement, cycle ; la révolution et une étrange répression dont on ressuscite allègrement, la plupart des personnages disant qu'ils ont été exécutés, puis exécutés à nouveau, et exécutés encore. La logique maniée par Antoine Volodine de main de maître et avec une souplesse paradoxale et ironique qui évoque la 'Pataphysique, c'est, on l'aura compris, celle du rêve où rien n'est incompatible et où les extrêmes non

seulement se touchent mais se succèdent : les singes eux-mêmes, innommables ou plutôt nommables lacunairement, finissent par crier à leur tour le nom des compères.

Contrairement à celle de Jean-Philippe Toussaint, l'écriture est fiévreuse, lyrique, baroque comme ces listes de noms à consonnance indienne. Mais tout comme celle-là, elle porte témoignage, dans son registre propre, que Samuel Beckett et le Nouveau Roman ont décidé d'une postérité fort respectable dans sa différence et qu'elle croît et multiplie, aux éditions de Minuit, bien sûr.

Jean-Pierre Vidal

**LA LENTEUR**  
Milan Kundera  
Gallimard, 1995,  
154 p. ; 23,95 \$

Les romans de Milan Kundera sont toujours très attendus ; *La lenteur* l'était d'autant plus qu'il s'agit du premier roman de lui depuis la chute du Mur de Berlin. L'effondrement du communisme a-t-il fait tarir la source où Milan Kundera, largement inspiré par la situation politique des pays de l'Est, puisait les intrigues qu'il menait avec un sens aiguisé de l'observation des comportements humains et de l'analyse complexe, souvent contradictoire, de leurs motivations ? Écrire de la fiction directement en français l'a-t-il privé d'une partie de ses moyens ? Quoi qu'il en soit, on aura compris que *La lenteur* est décevant à bien des égards.

Le propos et la forme sont pourtant typiquement kunderiens. Un écrivain passe une soirée et une nuit avec sa femme dans un ancien château devenu hôtel, pourvu de toutes les commodités modernes. Il évoque une nouvelle du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui exprime selon lui à mer-



veille l'art du libertinage de l'époque, dont il imagine l'intrigue dans les jardins et les murs du château, qui sont au moment du récit le cadre d'un congrès d'entomologistes. Ce rassemblement est le prétexte d'un *flirt* entre deux jeunes gens, *flirt* sans lendemain comme l'avait été la nuit d'amour des héros de la nouvelle. Le tout se présente comme une suite de tableaux où le sens des gestes du libertin moderne se transforme malgré lui, sous ses propres yeux : il devient ridicule, et, ce qui est encore plus tragique, a conscience de l'être, alors qu'il avait le dessein d'émouvoir sa compagne, de provoquer les congressistes et de faire figure d'exception. De nombreux — trop nombreux — personnages secondaires gravitent autour de ce noyau et se veulent les contrepoints de l'intrigue principale.

La matière romanesque ne manque donc pas et la structure est intéressante, l'idée de superposer les époques était particulièrement propice à illustrer l'intention indiquée par le titre. Mais cette matière n'est pas assez exploitée (le livre ne pêche d'ailleurs pas par excès de longueur), les idées exprimées ne semblent pas renouvelées et, surtout, le propos manque d'unité. En outre, excepté quelques réflexions



d'ordre philosophique sur les ravages de la vitesse et les vertus de la lenteur, on ne voit pas bien ce qui justifie le titre. Conclusion ? Il est sans doute impossible d'être toujours à la hauteur des attentes que l'on a suscitées quand on a écrit *L'insoutenable légèreté de l'être*.

Hélène Gaudreau

**LE PIÈGE DE LA MARIONNETTE**  
Jiro Akagawa  
Trad. du japonais  
par Rose-Marie Makino-Fayolle  
Philippe Picquier, 1994,  
188 p. ; 36,95 \$

À l'instar de Stephen King, aux États-Unis — et dans un autre domaine —, Jiro Akagawa est un phénomène de société au Japon. Il a écrit 278 livres entre 1977 et 1993 dont il a vendu 140 millions d'exemplaires. Publié sous le titre original de *Marionetto no wana* en 1977, *Le piège de la marionnette* est considéré comme l'un de ses meilleurs romans.

Découvrir un nouvel auteur met en général en branle le jeu des comparaisons. Dans son déroulement implacable, le récit de Jiro Akagawa me rappelle certaines intrigues du tandem Boileau-Narcejac. Même perversité ambiante, mêmes jeux de faux-semblants, de masques, dans un monde truqué où les personnages jouent des rôles, trompent la vigilance du lecteur pour mieux le surprendre dans un dénouement inattendu.

Tous les ingrédients sont réunis ici pour composer un excellent roman à suspense : une petite sœur séquestrée dans un manoir excentrique et retiré, une psychopathe dangereuse qui séduit les hommes pour mieux les égorger, des meurtres en série, un hôpital psychiatrique pas ordinaire (mais le sont-ils jamais ?) et un enquêteur sournois qui a la fâcheuse habitude de mettre son nez où il ne faut pas. Ainsi, quand Shûichi Ueda accepte d'enseigner le français aux deux sœurs Kirimine, il ne se doute pas du piège que lui tend le destin. La fréquentation de ces deux femmes, isolées dans leur manoir, va lui réserver quelques surprises. Mais tel est pris qui croyait prendre : c'est le lecteur qui sera la principale victime (consentante) du traquenard que l'auteur a mis en place avec une imagination diabolique.

Cela dit, s'imposent quelques bémols... Ce livre n'est pas un *grand roman policier* mais un récit honnête, se situant dans la bonne moyenne du genre, un produit de série intelligent et qui ne prend pas ses lecteurs pour des imbéciles.

Norbert Spohner

**RÊVES DE RÊVES**  
Antonio Tabucchi  
Christian Bourgois, 1994,  
161 p. ; 30,95 \$

Antonio Tabucchi écrit beaucoup. Il se passionne pour une tranche d'histoire, part à la recherche de quelque personnage antique, s'éprend de l'Orient ou redécouvre son éternelle Italie, pour toujours revenir, au détour d'un roman, d'un recueil de nouvelles ou de quelque fausse biographie, au Portugal de ses rêves, les patries adoptives paraissant agir avec plus de force que toute autre sur l'imaginaire des écrivains.

Si ses incursions en terre étrangère et dans les rêves d'autrui lui vont en général à merveille, dans *Rêves de rêves*, le voyage séduit moins, l'imaginaire s'essouffle, le projet a du mal à décoller. Antonio Tabucchi y livre vingt rêves inventés, tels qu'auraient pu les faire ses écrivains et artistes de prédilection : Dédale, Ovide, Villon, Rabelais, Goya, Leopardi, Rimbaud, Pessoa (évidem-

ment), Toulouse-Lautrec, García Lorca, etc. L'entreprise, amusante et originale *a priori*, ne rejoint malheureusement le lecteur qu'en quelques occasions : l'humour tonitruant de Rabelais, la douce peur de Lorca, la sombre quête de volupté de Toulouse-Lautrec. Pour le reste, la formule tourne un peu court, souffrant sans doute des limites mêmes du projet : le rêve, pour plaire à autrui, doit être étoffé, sinon la masse de symboles qui l'habite devient vite froide et plate. Les exemples de tels échecs sont d'ailleurs légion en littérature. Quant au rêve d'un autre, n'est pas Rilke qui veut pour nous y faire entrer les yeux écarquillés et le cœur tambourinant.

Mais c'est sans doute là le tribut à payer pour tant écrire. Soyons toutefois indulgents, car en somme rares sont les écrivains aujourd'hui qui nous offrent, avec un égal bonheur, des *Nocturne indien*, des *Requiem*, ou des *Piazza d'Italia*, sans même entre l'un et l'autre nous laisser le temps de saliver.

Louis Jolicœur

#### LE PROBLÈME DE TURING

Harry Harrison  
et Marvin Minsky  
Trad. de l'américain  
par Bernard Sigaux  
Robert Laffont, 1994,  
465 p. ; 50,95 \$

La métaphysique n'est plus l'apanage des philosophes et certes pas des adeptes des théories poussiéreuses d'Aristote. Les grandes questions sont maintenant traitées dans des ouvrages de science-fiction, tel le *Problème de Turing*, qui soulèvent par le biais de la haute technologie les problèmes existentiels. Ainsi, par exemple, jusqu'où peut-on aller dans la création de l'intelligence artificielle, si elle est seulement possible ?

Le roman met en scène un jeune génie de l'informatique, Brian Delaney, qui réussit l'exploit de mettre au point une IA (Intelligence Artificielle) perfectionnée attirant la convoitise d'une corporation plutôt mal intentionnée. Lors d'une tentative d'assassinat, il sera laissé pour mort ; ses notes et son IA ont disparu. Quand il reprend conscience, il a oublié

les dix dernières années de sa vie et doit tout reprendre de zéro. Le lecteur devra supporter de nombreux passages traitant des mystères du cerveau et de l'informatique, avant de se trouver plongé dans une enquête beaucoup plus passionnante que le roman ne le laissait espérer. Néanmoins l'ouvrage n'intéressera sans doute que les véritables amateurs du genre. Les autres devront attendre le film.

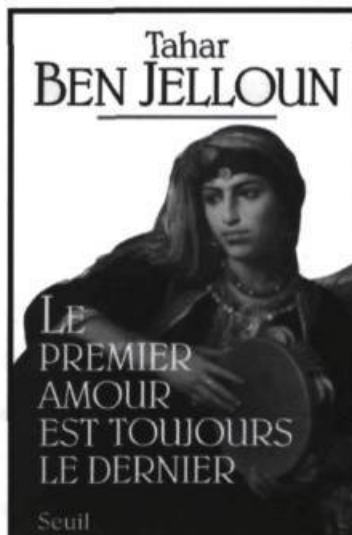
Laurine Spehner

**LE PREMIER AMOUR  
EST TOUJOURS LE DERNIER**  
Tahar Ben Jelloun  
Seuil, 1995 p. ; 27,95 \$

Alors même que des jeunes filles sont retrouvées égorgées aux portes de leur lycée au nom de l'intégrisme islamique, Tahar Ben Jelloun vient nous rappeler, si cela était nécessaire, que la culture dont il est issu doit être célébrée pour de multiples raisons et que les excès liés au fanatisme religieux entachent le merveilleux pouvoir d'évocation et de rêverie auquel elle était jusqu'à présent associée. *Le premier amour est toujours le dernier* regroupe vingt et une nouvelles, dont certaines ont déjà été publiées ailleurs. Au dire même de l'auteur, ses nouvelles cherchent à mettre en lumière l'incompréhension qui est souvent à la source d'une relation amoureuse et qui voue à la solitude ceux qui voulaient justement s'y soustraire. « Aimer, nous rappellera le narrateur de l'une des nouvelles, c'est célébrer en permanence la rencontre de deux solitudes, fêter leur révélation quotidienne, leur éclatement possible dans la mort, la poésie. »

Dans certains textes, la voix narrative se rapproche davantage du conte que de la nouvelle, le narrateur officiant comme autrefois le conteur. On sent sourdre ici une tradition orale millénaire détentrice d'un réel pouvoir d'envoûtement. L'auteur, et c'est heureux, n'abuse toutefois pas des effets de dépaysement, d'exotisme qui en résulte.

Si j'avais un reproche à formuler, ce serait sans doute à la volonté de rassembler dans un même recueil toutes les nouvelles écrites ou publiées



par l'auteur au cours des vingt dernières années. Un choix plus serré aurait sans contredit mieux servi le projet narratif, n'aurait pas donné prise à cette impression de regroupement que j'ai ressentie et qui m'a quelque peu agacé à certains moments. *Le premier amour est toujours le dernier* n'en demeure pas moins un excellent recueil.

Jean-Paul Beaumier

**DEADWOOD**  
Pete Dexter  
Trad. de l'américain  
par Martine Leroy-Battistelli  
Gallimard, 1994,  
477 p. ; 49,95 \$

Le roman western est un genre moribond dont la survie précaire est assurée par quelques rares vétérans du genre, par des séries populaires axées sur l'exploitation de la violence et de la pornographie, ou, de plus en plus souvent, par des écrivains qui ne se cantonnent pas dans le genre, Cormac McCarthy, Larry McMurtry et Pete Dexter.

*Deadwood* est un western *crépusculaire* dont l'action se situe en 1876, dans la bourgade du même nom, un trou perdu (mais renommé !) du Dakota saisi par la fièvre de l'or. Dans ce bled infâme, peuplé de prospecteurs misérables, de prostituées d'une laideur et d'une saleté repoussantes, de bagarreurs et d'aventuriers de la pire espèce, se jouent les destins de cinq personnages réels qui appartiennent au folklore de l'Ouest américain : Wild Bill Hickock, sa femme, la trapéziste Agnes Lake, « La Poupée chinoise »,

une prostituée notoire, l'inénarrable Calamity Jane, et Charley Utter, le complice de Bill Hickock.

Western crépusculaire, disais-je, car on est loin du récit manichéen traditionnel avec ses personnages stéréotypés, ses décors sublimes et ses actions héroïques. Ici, c'est la poussière ou la boue, la misère, l'alcoolisme, la violence aveugle, une parade de personnages frustes et bigarrés qui évoquent davantage l'univers glauque du film *Implacable* (Clint Eatswood) que les cartes postales *politiquement correctes* de *Il danse avec les loups*. Dans *Deadwood*, les Indiens ne sont pas de nobles sauvages mais des ennemis redoutables qui ont massacré Custer et son régiment à Little Big Horn, des barbares sanguinaires qui écumant les collines avoisinantes à la recherche de scalps frais.

Plutôt qu'une histoire, Pete Dexter nous propose plusieurs récits qui se mélangent et se juxtaposent, formant ainsi une sorte de chronique burlesque d'une époque qui ne fut somme toute ni héroïque ni enthousiasmante. Son regard naturaliste dissèque sans concession cette tranche de vie américaine trop souvent embellie par la légende, la littérature et le cinéma.

Norbert Spehner

**L'ARBRE D'HALLOWEEN**  
Ray Bradbury  
Trad. de l'américain  
par Alain Dorémieux  
Seuil, 1994, 158 p. ; 29,95 \$

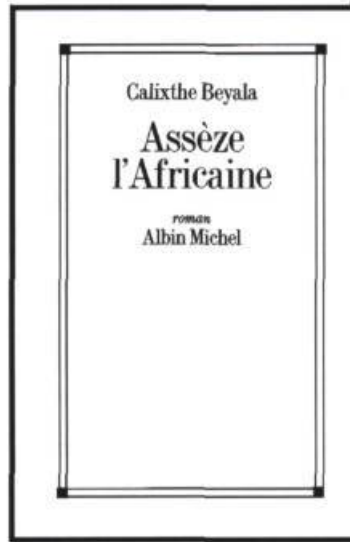
Si le nom de Ray Bradbury évoque pour certains les fameuses *Chroniques martiennes*, précisons tout de suite que *L'arbre d'Halloween* (titre original *The Halloween Tree*) s'en éloigne de quelques années-lumière. Cette fois, Ray Bradbury se situe entre le fantastique et le macabre ; il nous concocte un petit conte bien ficelé dont on ne sait s'il s'adresse aux enfants ou aux adultes. Peut-être aux deux ?

Au cours du récit, on découvre les origines de la fête des morts, l'Halloween, à travers les yeux d'une bande de gamins. La nuit du 31 octobre, Tom Skelton et ses camarades

voient leur ami Pipkin disparaître, littéralement avalé par la nuit. Pour le retrouver, ils n'auront d'autre choix que de suivre les conseils de l'énigmatique Montsuaire, un excentrique vivant dans une « vraie » maison hantée auprès de laquelle s'élève un arbre immense qu'il a décoré de milliers de citrouilles lumineuses et grimaçantes. L'identité de ce mystérieux personnage ne sera révélée qu'à la fin de l'histoire, mais l'on s'en doute un peu dès le début... Montsuaire entraînera les gamins à travers les âges et les contrées pour leur faire découvrir les premières peurs des hommes face à la nuit et à la mort. Avec lui ils remonteront le temps ; ils feront la découverte du feu, traverseront l'ancienne Égypte, l'Angleterre des druides, le Moyen Âge des sorcières et des gargouilles de Notre-Dame, traquant inlassablement Pipkin qui, emporté par un étrange pouvoir, reste hors de portée. Leur périple se terminera au Mexique, en plein Jour des Morts ; là se conclut le pacte final qui sauvera la vie de leur ami. Cette nuit-là, Tom Skelton et ses amis auront ramassé beaucoup plus de souvenirs que de bonbons...

Voilà donc un tout petit conte très poétique et pas ennuyeux du tout, dont la trame est entrecoupée de courts passages en vers, heureusement fort bien traduits. L'histoire file à grande vitesse comme si elle nous emportait dans un voyage en coup de vent ; elle nous en apprend d'ailleurs autant qu'à ces gamins éberlués, qui ne se doutaient visiblement pas que « l'arbre d'Halloween » avait des racines aussi profondément enfouies dans la nuit (c'est le cas de le dire !) des temps.

Laurine Spohner



**ASSÈZE L'AFRICAIN**  
Calixthe Beyala  
Albin Michel, 1994,  
349 p. ; 29,95 \$

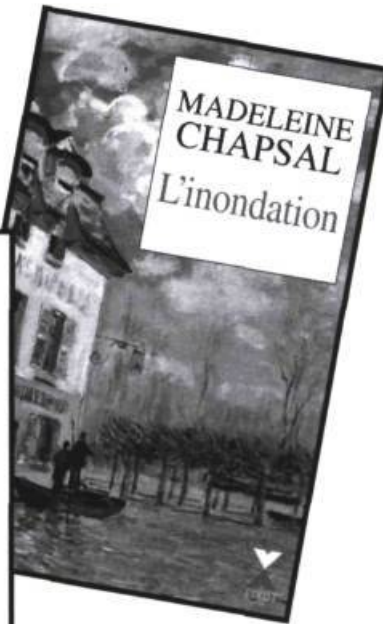
Enfin un roman africain loin de toute complaisance ; peut-être fallait-il que ce fût celui d'une femme face aux « dictatures de couilles » chère aux familles africaines.

Il s'agit ici d'un roman formidable sur l'ignorance, la convoitise, la méchanceté, la corruption qui rongent les pays d'Afrique : une forme de prostitution de l'âme qui passe bien sûr par le sexe sale, pétrit le corps et l'esprit. Cette âme atteinte par la prostitution est fragile, elle ne se met jamais à nu, elle fait semblant, même son rire est un rire de ruse bien en amont de la joie.

Calixte Beyala y raconte l'histoire d'Assèze, jeune villageoise qui part à la découverte de Douala, la grande ville, confrontant son ignorance et sa naïveté aux jeux cruels des grands, des riches, des beaux, des puissants.

Après Douala, ce sera Paris, le travail au noir, la solitude et enfin la solidarité fraternelle devenue possible peut-être quand le mal sera dit. L'itinéraire d'une douleur qui s'apaise quand la femme ne dit plus le contraire de ce qu'elle pense. « Je ne noircis pas la réalité. Je la verdis, à la façon de l'Afrique qui faisande. »

Annick Bereau



**L'INONDATION**  
Madeleine Chapsal  
Fixot, 1994, 166 p. ; 26,95 \$

L'écriture agréable de Madeleine Chapsal épouse dans ce petit livre le ton du témoignage. Comme son titre l'indique, il s'agit du récit, voire de la chronique, d'un débordement de la Charente vécu par l'auteure dans sa maison de Saintes. Au fil des jours, puis des heures, la maison familiale deviendra une île quasiment inaccessible, puis une arche de Noé dans laquelle s'entasseront pêle-mêle avec la propriétaire, chiens, meubles juchés sur des supports de béton et souvenirs voguant à la dérive. Le téléphone, les pompiers et les voisins composeront désormais le cœur de cet univers liquide.

L'inexorable avancée de l'eau est narrée en détails tout comme la découverte de la solidarité humaine en pareille catastrophe. Quiconque a déjà vécu l'isolement dû à un grand événement de la nature — une tempête « du siècle », par exemple, — retrouvera dans ces pages l'étrange fascination qui ramène alors l'homme à une considération beaucoup plus modeste des conditions de son existence et de sa grégarité. Pourquoi ce livre ? Pour la mémoire des choses, pour vaincre un peu cette amnésie collective qui fait d'une inondation à l'autre revivre le même phénomène comme si c'était toujours la première fois. Parce qu'aussi l'événement est marquant, questionne l'appartenance à une histoire

familiale, oblige à faire la part des choix souvent inconscients d'une existence.

*L'inondation* n'est certes pas un très grand livre et il y a fort à parier qu'il ne deviendra pas le *vade mecum* de tout sinistré, non plus qu'un réquisitoire efficace auprès des autorités publiques. Néanmoins, avec sa douce insistance pleine d'humour et de vérité, il laissera une petite trace, hommage à la ténacité des grandes eaux et à celle des « pieds humides » qui ont partagé bien malgré eux cette intimité tout à fait particulière avec la Nature.

Denise Pelletier

**BANDE ET SARABANDE**  
Samuel Beckett  
Minuit, 1994, 292 p. ; 39,95 \$

Il me plaît souvent de revenir au premier livre d'un grand écrivain. Non pas qu'il présente au voyeur quelque trait particulier que les autres livres auraient jalousement caché, lentement emmaillotté. L'auteur — il n'y peut rien — est en effet toujours le même peu importe ses poses. Mais ce retour (voyeur) à l'origine du premier désir d'écrire, surtout lorsque les maladresses juvéniles offrent l'occasion de quelques intrusions indiscrettes, trace le portrait d'un auteur mieux encore qu'une caricature.

C'est ainsi que j'ai lu *Bande et sarabande*, et je crois que c'est ainsi qu'il faut le lire : comme un journal. Le lyrisme, l'esthétique, en bref la beauté du livre s'est affadie depuis les années 30. Il ne reste à lire que l'auteur, qu'une époque, et bien sûr quelques passages brillants. L'œuvre de Samuel Beckett n'a pas vieilli, ne nous y trompons pas, seulement, qu'on le veuille ou non, le temps l'a à jamais marquée et datée.

Il y a du Joyce, d'autres influences plus diverses dans cette œuvre, mais, plus encore, il y a du Samuel Beckett. Et si, retrouvant l'ombre de Beckett, on découvre aussi le dramaturge de la fin, ce n'est pas illusion, c'est que les commencements promettent la fin comme la fin garantit les commencements. On ne peut lire *Bande*

et *sarabande* sans penser aux œuvres ultérieures, ni celles-ci sans penser désormais : ah ! oui, ça me rappelle les *enfantillages* de *Bande et sarabande*.

Jean-Philippe Warren

**LA TIGRESSE DES MERS  
(OU LES VIES TUMULTUEUSES  
D'ANNE BONNY)**

Pamela Jekel

Trad. de l'américain

par Nicole Bensoussan

et André Dommergues

Belfond, 1994, 426 p. ; 29,95 \$

Le 28 octobre 1720, les pirates d'une bande dirigée par Jack Rackham (alias Calico Jack, alias Rackham le Rouge...) allaient être condamnés par la justice britannique à « être pendus par le cou entre les lignes de marée jusqu'à ce qu'ils soient morts, morts, morts » (selon la formule juridique en vigueur). Au prononcé de la sentence, deux matelots se levèrent pour déclarer qu'ils s'opposaient à

leur exécution : « My Lord, nous plaidons notre ventre... ! ». Stupéfaction au Tribunal qui, après avoir fait examiner les deux « hommes », dut se rendre à l'évidence : il y avait grossesses ! En fait, il s'agissait d'Anne Bonney (ou Bonny) et de sa complice et amie, Mary Read, ces deux femmes-pirates de la mer des Caraïbes dont Pamela Jekel raconte les vies tumultueuses dans *La tigresse des mers*. Personnage légendaire, seule femme capitaine de navire dans le monde, Anne Bonney a toujours désiré rester maîtresse de son destin. Pamela Jekel évoque avec brio et panache la vie aventureuse de cette femme exceptionnelle qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a marqué l'Histoire et son temps. Ce roman ravira les amateurs d'histoires de pirates, de sagas héroïques et colorées. Et les amateurs de Tintin découvriront le « vrai », le seul, l'authentique Rackham le Rouge... Mille sabords !

Norbert Spohner

**NUIT SUR LA VILLE**

Ryo Hara

Trad. du japonais

par Corinne Atlan

Albin Michel, 1994,

399 p. ; 26,95 \$

Quand Naoki Saéki annonce à sa femme et à sa belle-famille qu'il veut obtenir le divorce, tout le monde est surpris ! La surprise devient choquante quand il précise qu'il exige une prime de séparation, un dédommagement de cinquante millions de yens ! Non négociables... Rien de moins. Et voilà que, pour couronner le tout, quelques heures avant la conclusion des tractations, il disparaît sans laisser de traces ! C'est à ce moment qu'intervient le détective Sawazaki, à la demande de la famille du disparu et plus particulièrement de l'épouse, Naoko. Il se lance à la recherche de l'ex-journaliste, mais il n'a pas beaucoup d'indices et doit se démener comme un beau diable pour remonter une piste qui l'entraînera bien malgré lui dans une magouille sordide

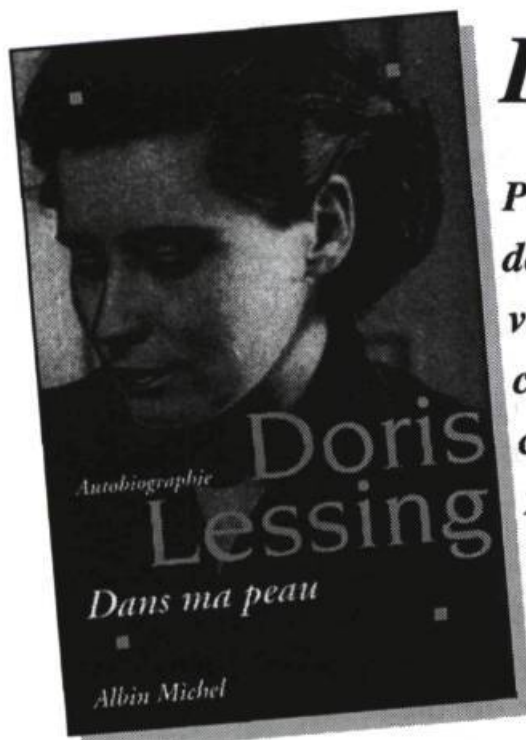
impliquant des politiciens sans scrupules et des hommes d'affaires mégalomanes qui assoient leur pouvoir sur les gangs redoutables des yakusas.

Publié en 1988, ce roman est singulièrement dépourvu de violence et d'érotisme, ingrédients obligés du polar américain et français. L'intrigue se déroule lentement, au fil de l'enquête qui, on s'en doute, nous réserve de multiples rebondissements et nous engage dans autant de fausses pistes jusqu'à la conclusion finale, quand ce Philip Marlowe japonais exposera toute la vérité, rien que la vérité. Intéressante, sans être passionnante, cette histoire assez classique présente deux difficultés réelles : le nombre de personnages et leurs noms exotiques pour le lecteur, qui demandent beaucoup d'attention de sa part. Un exemple : le disparu a pour prénom Naoki, et sa femme se prénomme Naoko ! Un beau casse-tête !

Norbert Spohner

*«Je suis née avec la peau trop fine.*

*Ou bien, des mains robustes et efficaces l'ont écorchée...»*



## *Dans ma peau*

*Plus qu'un simple témoignage, le premier tome des mémoires de Doris Lessing est le récit d'une vie exemplaire dans ses choix et dans ses idéaux, celle d'une jeune femme engagée, lucide et combative. Une des grandes autobiographies du XX<sup>e</sup> siècle, où la romancière révèle les secrets de son art et de sa sensibilité.*

494 pages  
43,95 \$

Albin Michel